

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 45

Artikel: Ceux qui paient
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment décisif; on prend les enfants à califourchon sur les épaules... Vraiment! les rares déséquilibrés qui comparent nos officiers à des tigres altérés de sang et qui, pauvres cervelles éblouies par les tirades des réformateurs de brasserie, cherchent à creuser un fossé entre le peuple et nos milices, ces pêcheurs en eau trouble peuvent attendre longtemps encore un choc qu'ils désirent secrètement, sans doute, pour amener de l'eau à leur moulin. Le peuple et la troupe, c'est tout un. Et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, nos braves miliciens avaient à donner quelques coups de crosse sur des pieds trop remuants, ils auraient certainement pour eux la loi et le bon sens. Oui! nos soldats et nos chefs ont le cœur à la bonne place. Ils savent qu'il y a, de par le monde, chez nous comme ailleurs, des misères injustes, des hommes encore trop sacrifiés dans leur droit au bonheur. Ils travaillent patiemment — car s'ils sont soldats, ils sont aussi citoyens — à construire une société meilleure; mais, en entendant, ils se méfient des discours, des agités, des prédicteurs de vertu pour les autres et de tous ceux qui se chargent bien de casser les vitres, mais non pas de les remettre... Quand tous les hommes seront devenus bons, quand tous les brutaux, tous les conquérants auront comparu devant leur juge, quand l'âge d'or aura refléti sur notre misérable planète, nous entasserons nos fusils, nous y mettrons le feu et nous danserons autour un enthousiaste picoulet... En attendant ce soir lointain d'un beau jour, gardons-les, ces fusils. C'est encore plus sûr.

Heureuse l'armée qui compte dans ses rangs des Bataillard, des Diserens, des Bonbonne, des Peytrequin, des Décombaz, et tant d'autres du même bois. Répète-la souvent, ô Duboux, la pensée que tu émettais tout à l'heure: « Autant se rendre service que de se cracher contre!... » Elle atteste une âme neuve, des sentiments frais, une bonne volonté intacte. Elle choque peut-être les gens de goût. Choque-les carrément, va!... Tu as exprimé selon tes moyens une pensée de fraternité humaine. De ce que les gens convenables traduisent ta formule en termes plus nobles, il ne faudrait pas conclure qu'ils agissent mieux que toi.

BENJAMIN VALLOTTON.

Ceux qui paient. — Deux de nos magistrats sont en chemin de fer. L'un a le privilège de posséder une carte de libre parcours; le second a payé son billet, comme tout le monde.

Le contrôleur passe.

A la vue du permis, il soulève sa casquette, s'incline respectueusement et dit, très poli: « C'est bien, monsieur, merci ». Merci! De quoi?

Il prend machinalement, presque avec brusquerie, des mains de l'autre voyageur, le simple ticket, y fait un trou et le rend. Pas de salut, pas d'inclination de tête, pas de merci.

Est-ce juste?

Après nous, s'il en reste. — Un citadin et sa femme entrent un dimanche dans une auberge de la banlieue lausannoise. Il était une heure.

— Bonjour, monsieur, fait le promeneur à l'hôtelier, pouvez-vous nous donner à dîner?

— A dîner, répond l'aubergiste en se grattant la cuisse... Oh! bien... on pourrait vous donner la viande et les pommes de terre qu'on a mangées à midi.

Heures brèves. — M. Bonarel, notre directeur, a l'excellente idée de nous faire bénéficiair de l'initiative prise à Paris par Catulle Mendès et Gustave Kahn, dont il a d'ailleurs obtenu le précieux concours. Tous les mardis, à 5 heures, dans la salle des concerts du Théâtre, il y aura séance de lecture et de déclamation des œuvres des grands poètes français, classiques et modernes. Une place aussi sera faite à nos poètes romands.

Il ne s'agit plus d'une simple séance de poésie, avec, en scène, un seul personnage, l'éternel mon-

sieur ou l'éternelle dame qui commente et dit des vers, flanqué de son verre d'eau sucrée et de sa montre, lui mesurant le degré de patience de ses auditeurs. Ici, une très courte notice sur les auteurs des œuvres figurant au programme, puis, les actrices et acteurs de notre troupe de comédie, chacun restant dans le genre qui lui est propre, liront ou diront un ou deux des morceaux les plus marquants du poète en question. Et voilà! — On s'abonne chez MM. Tarin et Dubois.

Lo māidzo de Rebattatsat.

Traduction de: « Le médecin de Cucugnan », de Roumanille.

FIN

E STIUSA-MÉ se vo dio onora oquie, monsu lo māidzo... Fenna morta, Isapí nāovo. Que-met la Janette m'a laissé avoué trāi bouibo que resseimblliant pas à lau père, mè su remaryā po cein que lè z'avé su lè brè. Adan, vo co preinde...

— Bin su que compreigno. L'è su que sarāi por tè bin pénabliio se t'avai duve fenne dein ton ottò. L'è dza prau à iena! Eh bin, vo ressuciteri... cā, mè boune dzein, faut bin que l'ein ressucito ion... Justameint, Feli à Davi.

— Ete Feli à Davi dau Coumon? que dèmande Fréde d'au Bas.

— Oï!

— Euh! mon père!... Que lo bon Dieu lo gardāi lè damon, monsu lo māidzo!... On bin boun'hommo, lè veré! Ne lo ressucitā pas, po cein que se revagnai, le troverai prau d'ein-bouélādzo per tsi no! Ein sarāi tot malādo, li que l'amāve tant no vère d'accè. L'a falu no partadzi, on s'è disputā, brama, l'a falu allā devant lè dzudzo, et ora no reste quas pe rein. On ire sī, quatro z'einfant et duve felhie. On a ti prao à fère. Nion n'è retso tsi no.

— Adan, lāi a pas moyan...

— Estiusa! Se vo lo ressucitāvi, no foudrai lāi bailli onna peinchon ào vilho. Rein de pe justo. Mā lè z'annāie sant rido crouïe, monsu lo māidzo! Vo lo séde prau: lè truffie l'ant la maladī, la vegne l'a lo mildioume, lè blliā ne bailant rein, ne plliau pas, lè granne chēsant...

— Va que sāi de. Laisseri droumī Feli à Davi. Mā quemet ne su pas venu que po veindre dāi chēson et vo po mè guegni, vu vo fère reveni... Cō voliāi-vo que vo reveillo?

— Luise! Ressucitā pi ma Luise! que sè met à brama onna brava fenna que pliorâve que-met on borni.

— Que na, que na, monsu lo māidzo, laissi-la droumī, lāi dit onna dzouvena fēmalla. Oh! que nā... L'a bin fē de s'ein allā. Dèvant de mouri, m'a tot de. On lāi a met sa balla roba bliliante et dāi fliau per dessu la titā. On arāi djurā d'ailleu son boun'ami veroune vè on'autra!

— Poûra... poûra Luise!... Tot cein que-mince pè m'einnouy!... Ye vé vo reveilli Craque que lè mort ein medzeint dāi pronme lāi a quas on māi.

— Ne vu pas, ne vu pas mè, lāi fā Françoise à Tambou ein dzeyateint avoué lè bré. M'avai bailli son prā vè l'ottò et lāi fasé onna peinchon sa via doureint. La lāi è payā dhī z'an, bin mè que cein valiāi. Mè foudrai la lāi repayi onora. Sarāi pas justo, monsu lo māidzo!

— Eiñfin, vo sède!... Se vo voliāi... Eh bin, attiâude, ie vāyo lè onna petita crâi de bou, que lè tota creverta d'ëtsergot ora et que l'herba lāi a cru tot à l'ento. L'è la foussa d'on bouibo que medzive onora lo nènè. L'avâi dhī māi quand lè mort. Sarāi mau fē de lau reveilli: lè bin benhirau iò l'è! Ma tot parâi se vo voliāi que lo fasso reveni, ie reveindrá.

— Monsu lo māidzo, lāi fā onna bouna vilhe ein tchurleint, ellî poûro petit etâi lo noutrô, ie su sa mère-grand. Ma felhie lāi bailli le tèt, lè veré, quand lè mort. Lo bon Dieu l'a prâ: eh bin! sa mè que no cein que no faut. On a dza

rezu onn'autra bouiba. Cein que lo bon Dieu preind d'onna man, lo rebaille de l'autra. On ne pâo pas ein nourri dou ein on iâdzo, on è traudâdro, monsu lo māidzo.

Adan lo māidzo ie fâ:

— On ein a prau po vouâ, mîmameint trau. D'abô que vo ne voliâi pas que fasso lo merâcllio, i'asseyèri de lo fère on autre dzo, na pas ein ressuciteint on mort — vo z'ite pas d'accô po savâi cō — mā ein dieresent voulrè malâdo. A revère. Et ie s'ein va.

Et du clî dzo, noutron māidzo l'a fê dâi merâcllio pè Rebattatsat. Se n'a nion ressucitâ, l'a adi sauvâ la vyâ à bin dâi malâdo. Lè Rebattatsat se fiâvant à lî et ie desant:

— Sé n'a, nion ressucitâ ào cemetiro, n'è pas sauta à li, l'è no qu'on n'a pas voliu.

Et tot a ètâ fini dinse.

MARC A LOUIS.

Pour remettre le cœur. — Dans un grand restaurant :

— Dites donc, garçon, après toutes ces sucreries du dessert, donnez-moi quelque chose d'un peu ravigotant, du roquefort, du vieux gruyère, enfin n'importe quoi de bien salé!

— Comme ça se trouve! Je vous apporte justement la note!

C'est le nouveau! — Le nouveau aura bon dos, cette année.

Un brave homme était appuyé lundi soir contre la balustrade du pont Chauderon-Montbenon. Il faisait d'impuissants efforts pour gagner son domicile.

— Eh ben, lui fait un camarade en goguette, ça ne va donc pas?

— Peuh! C'est trois décis de nouveau qui m'ont mis dans c't état.

— Trois décis!... trois décis!... Dis donc, mon vieux, donne-moi l'adresse du café où l'on vend des trois décis comme ça.

L'invasion. — Un malheureux locataire dont l'appartement est envahi par des punaises court, après une nuit de combat, chez le pharmacien d'en face.

— Je vous en prie, de la poudre contre les punaises.

— Pour combien en voulez-vous?

— Oh! pour des milliers!

L'herboriste Claude.

Q ui ne se souvient de cette page des Confessions de J.-J. Rousseau :

Claude Anet était un paysan de Moutrü (Montreux) qui dans son enfance herborisait dans le Jura pour faire du thé de Suisse, et que Mme de Warens avait pris à son service, à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, et elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai herboriste, et que s'il ne fut mort jeune il se serait fait un nom dans cette science, comme il était sérieux, même grave, et que j'étais plus jeune que lui, il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva de beaucoup de folies; car il m'en imposait et je n'osais m'oublier devant lui. Il se imposait même à sa maîtresse, qui connaissait son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, et elle le lui rendait bien. Claude Anet était incontestablement un homme rare, et le seul de son espèce que j'aie jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans sa conduite, froid dans ses manières, laconique et sentencieux dans ses propos, il était dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissait jamais paraître, mais qui le dévorait en dedans...

Originaire du Pays de Vaud, comme Mme de Warens, qui était une demoiselle de la Tour-de-Peilz, Claude Anet nous intéresse en ceci qu'il fit de l'alpinisme bien avant Bourrit et de